

BÉATIFICATION

DES

CARMÉLITES DE COMPIÈGNE

Rien de ce qui touche à l'histoire et à l'honneur de notre Ville ne saurait nous être étranger. Seule l'histoire contemporaine nous est interdite par un règlement fort sage, qui a voulu assurer notre complète impartialité : cependant je ne crois pas manquer à l'esprit de notre Société, en revenant sur des faits vieux de plus d'un siècle, plusieurs fois étudiés ici même, et qui viennent de recevoir à Rome la plus glorieuse consécration. Quel honneur que cette béatification des seize Carmélites de Compiègne ! non seulement au point de vue religieux, mais au jugement même de l'historien. Dans les listes de personnages illustres qu'il dresse pour la postérité, avant les princes, les héros et les savants, ne donne-t-il pas toujours le premier rang aux saints ?

Nombre d'habitants de notre Ville l'ont compris et malgré les menaces d'une température trop élevée ont fait le voyage de Rome pour assister à ces fêtes dont je voudrais être, en secrétaire consciencieux, le narrateur fidèle.

Autour de l'évêque de Beauvais, Mgr Douais, qui a pour Rome une affection si profonde qu'elle s'étend aux dessous de la Ville Éternelle, à ses catacombes qu'il explore toujours avec tant de science et explique avec tant d'intérêt, j'ai retrouvé plusieurs de ses prêtres, nos zélés confrères, l'archiprêtre Philippet, le doyen Pihan, le chanoine Morel,

l'abbé Gallois, etc. Les dames étaient plus nombreuses encore, mais je n'en citerai qu'une, notre fidèle collègue, M^{me} Le Féron d'Eterpigny, toujours si attachée aux vieux souvenirs d'une ville auxquels son nom est si constamment et si honorablement uni.

Par des voies diverses, nous rejoignaient bientôt le docteur Chevallier et sa famille, et enfin le Maire de Compiègne. A peine revenu d'une rapide visite en Allemagne, où il avait voulu étudier sur place les derniers perfectionnements favorables à la santé publique, l'infatigable M. Fournier Sarlovèze repartait pour Rome, afin de témoigner par sa présence, qu'un administrateur éclairé n'est pas moins soucieux du prestige moral de sa cité que de ses intérêts matériels.

Malgré les multiples attraits de Rome, d'autant plus vifs pour plusieurs qu'il s'y ajoutait celui de la nouveauté, une inquiétude commune dominait tous ces Français. Le pape, qu'une indisposition avait empêché d'assister à la béatification récente des dominicains espagnols, pourrait-il prendre part aux fêtes qui se préparaient en l'honneur de nos Carmélites ? On connaissait son zèle pour cette cause qui, introduite le 2 décembre 1902, avait été conduite si rapidement sous son pontificat que la congrégation des Rites avait pu rendre son décret le 24 juin 1905. Moins de deux ans et demi ! C'est bien peu, pour qui connaît la lenteur romaine.

Pour nous rassurer, tous les journaux italiens répétaient qu'à l'heure où le gouvernement français accentue sa politique anti-religieuse, le Saint Père tiendrait à honorer les victimes de cette politique, qui n'est pas nouvelle, et à témoigner en même temps de son affectueuse sollicitude pour la France.

*

* *

L'audience du vendredi 29 mai nous l'a fait sentir d'une façon émouvante. Nous venons à peine d'être introduits par Mgr di Santo Paolo dans la salle royale, que le pape paraît, ayant auprès de lui le cardinal Mathieu, cardinal de curie

pour la France, Mgr Amette, coadjuteur de Paris, les évêques de Beauvais et d'Évreux. Si Paris a été le théâtre du martyr et s'il a fourni plusieurs religieuses, parmi lesquelles l'héroïque prieure, si le diocèse d'Évreux peut revendiquer maintenant deux des martyres, nul ne saurait disputer la place d'honneur à l'évêque de Beauvais. A lui de prendre la parole, de rappeler les glorieux souvenirs des Carmélites compiégnaises et de présenter les pèlerins au Saint Père. Sans manquer de respect à notre évêque, il faut convenir que pendant son discours bien des oreilles sont distraites, tant les yeux sont attachés sur Pie X.

Pour moi qui ai eu le bonheur d'être reçu en audience privée, il y a à peine un an, il me semble que ses traits sont singulièrement fatigués, comme bouleversés. Leur expression devient plus inquiétante encore quand il prend la parole, suivant son habitude, en italien. Cette langue d'ordinaire si intelligible dans sa bouche, même pour les personnes peu familiarisées avec elle, ne me laisse aujourd'hui que des idées confuses, mais une impression fort nette de souffrance contenue.

« L'Église, dit-il, traverse une période d'épreuves et de douleurs, auxquelles la France ne contribue que trop, et nul n'y est plus sensible que le pape. Son cœur souffre des persécutions qui accablent les catholiques de France ».

A ce mot de *persécutions*, sa voix achève de se briser. Sur sa figure raidie et comme congestionnée par un effort impuissant, en dépit de sa volonté, les larmes coulent et tous alors, faisant mieux que de comprendre ses paroles, sentent quelle immense bonté et quelle douleur agitent ce saint et ce père. A travers nos regards humides, passe la vision du Bon Pasteur épuisé à la recherche de la brebis infidèle.

Cependant Pie X se ressaisit, sa physionomie s'illumine, sa parole même retrouve sa clarté habituelle, une immense espérance a traversé son âme et il continue ainsi :

« Quelles que soient les persécutions, ayez confiance dans la protection de vos bienheureuses Carmélites martyres,

quand on combat pour Dieu et avec Dieu, finalement on est sûr de vaincre. »

Le cardinal Mathieu traduit alors en français l'allocution du vénéré pontife. N'est-ce pas le cas de rappeler le proverbe italien : *traductore traditore*. Le geste dégagé du cardinal, sa voix tonnante, son style même auquel les journalistes italiens reconnaissent par avance les qualités académiques, tout cela s'accorde mal avec l'émotion qui nous étreint tous.

Je n'ai pas à dissimuler la mienne quand, appelé par Mgr Douais comme représentant de la Société historique de Compiègne, j'ai eu le grand honneur de recevoir la bénédiction particulière du Saint Père.

Je ne pouvais oublier que dans ce procès de la béatification des Carmélites de Compiègne, le premier document marqué au coin d'une véritable critique historique était l'œuvre du président Sorel et qu'il avait vu le jour dans notre Bulletin. Aussi c'est à ce titre que je reporte sur vous tout l'honneur qui m'a été fait, comme j'ai appelé la bénédiction du souverain pontife sur votre regretté président et sur la digne veuve qui entoure sa mémoire d'un culte aussi intelligent que délicat.

*
* *

Le lendemain samedi, après la messe pontificale célébrée par Mgr Douais aux catacombes de Domitille et la conférence de l'éminent archéologue Marucchi, sur lesquelles vous me permettrez de passer, parce qu'elles n'ont pas un rapport direct avec la béatification, nous nous retrouvons, vers 5 heures, au palais de la chancellerie pour assister à la conférence de M. Geoffroy de Grandmaison, sur les Carmélites de Compiègne.

Au premier rang, on remarquait le cardinal Agliardi qui avait bien voulu nous recevoir dans la grande salle de ce palais, une des plus vastes de Rome, le cardinal Ferrata, ancien nonce à Paris, le cardinal Vincenzo Vannutelli, frère du cardinal qui, lors de l'élection de Pie X, fut regardé

comme *papabile*, le cardinal Macchi, dont on n'a pas oublié les fonctions pendant le conclave, et enfin le cardinal Mathieu; Mgr Amette, coadjuteur de Paris, l'évêque d'Évreux, celui de Beauvais assis à côté de Mgr Gaspari, et, modestement dans un coin, le diligent postulateur de la cause, l'abbé Hertzog.

Mgr Amette présente le conférencier bien connu et bien préparé par de nombreux travaux sur l'époque révolutionnaire. Dès le début, M. de Grandmaison se montre expert dans l'art des allusions; il n'oublie aucun de ses illustres auditeurs et il assure que l'Académie française ne pourra résister au désir de rehausser ses habits à palmes vertes par l'éclat d'une robe rouge de cardinal¹.

Entré ensuite dans le vif de son sujet, il le suit chronologiquement depuis la fondation du Carmel de Compiègne jusqu'à la glorieuse montée à l'échafaud. Les ouvrages publiés depuis le récit de la mère Marie de l'Incarnation, sont trop nombreux et trop connus pour vous présenter un résumé de cette conférence qui a duré plus d'une heure et demie, sans que l'intérêt ait fléchi un instant.

J'aurais désiré seulement que M. de Grandmaison indiquât les auteurs qu'il a consultés, Sorel, Victor Pierre, le P. Cherot, l'abbé Odon, etc., mais si c'est une règle absolue pour l'historien, elle n'est peut-être pas aussi obligatoire pour un conférencier? Cependant, alors que je prenais plaisir à applaudir des passages entiers empruntés au président Sorel, d'autres auditeurs, moins familiarisés avec le sujet, s'étonnaient qu'on pût avoir tant de détails sur les victimes d'un tribunal aussi expéditif qui ne se souciait pas plus des formes que de la justice².

1. Le cardinal Mathieu a été nommé le 21 juin 1906, membre de l'Académie française, en remplacement du cardinal Perraud.

2. Depuis la lecture de ce compte rendu, la conférence de M. de Grandmaison, publiée chez Bloud, satisfait complètement à cette observation.

La cérémonie de la béatification a eu lieu le dimanche matin, 27 mai, dans la basilique de Saint-Pierre. Une grande toile peinte de Bartolini, flottant au balcon de la Loggia, l'annonce aux pèlerins qui débouchent sur l'immense place circonscrite par la double colonnade du Bernin.

Mais ce n'est point par la grande façade qu'entrent les privilégiés. Contournant le flanc gauche de la basilique, ils gagnent la porte Sainte-Marthe et, après avoir montré plusieurs fois leur billet, montent dans la tribune qui leur est assignée. Grâce à la protection de Mgr Douais, nous nous trouvons si près de celle réservée aux deux sœurs et à la nièce du pape, qu'un de nos compagnons a pu un instant s'y fourvoyer.

Pour une béatification, on ne décore que le bras de la croix, de la confession à l'abside. Mais tous les murs de marbre sont recouverts d'immenses tentures en soie rouge. Au fond, un autel est dressé entre les tombeaux d'Urbain VIII et de Paul III, au-dessous de la fenêtre où on découvrira bientôt une toile peinte également par Bartolini et consacrée à l'apothéose des Carmélites. Sur les côtés, deux autres étendards peints par Cesare Carroselli représentent les deux miracles reconnus par la congrégation des Rites. Ces peintures sont déjà visibles et n'ont rien de bien remarquable. On regarde bien davantage les personnages qui arrivent. Au bas de notre tribune, du côté de l'évangile, se rangent les cardinaux ; en face seul, sur un siège plus élevé, s'agenouille le cardinal Rampolla, archiprêtre de Saint-Pierre, ayant à sa suite le chapitre de la basilique. Ces chanoines ont rang d'évêque et le privilège de dire la messe en la circonstance présente ; ils en sont si jaloux qu'ils ont pris soin, paraît-il, d'exclure de leur choix un collègue d'humeur plus conciliante, qui aurait été capable de céder sa place à un évêque français.

Au milieu de ce double rang de prélats, cardinaux, évêques, chanoines tout de rouge vêtus, s'avance en modeste appareil le postulateur de la cause qui demande tour à tour au cardinal préfet de la congrégation des Rites et au cardinal

archiprêtre de Saint-Pierre la permission de publier le bref de béatification. La scène a grand air et l'on revit une de ces vieilles estampes du Concile de Trente. La permission accordée, commence aussitôt la lecture du bref, en latin naturellement, mais hélas prononcé à l'italienne. Chaque carmélite est nommée et est l'objet d'une courte biographie ; puis la lecture terminée, les cloches s'ébranlent (le canon tonnait jadis au fort Saint-Ange), le voile tombe devant la toile peinte de la fenêtre du fond, découvrant la bienheureuse prieure Thérèse de Saint-Augustin, montant au ciel dans une auréole formée de seize lis où sont inscrits les noms des seize martyres. L'église compte seize bienheureuses de plus, la France et notre Ville surtout seize protectrices.

Dirai-je les émotions qui agitent tant d'âmes pieuses en voyant ainsi glorifiées les plus pures victimes d'une révolution, pareille à un de ces volcans toujours prêts à se rouvrir pour tout bouleverser. Il ne m'appartient pas de sonder les cœurs, mais il me semble que dans cette radieuse apparition, devant ces victimes entrées dans la paix bienheureuse, toute pensée de haine s'atténue, même pour leurs bourreaux. On ne voit en elles que de salutaires exemples de courage et de puissants motifs d'espérance, pour un pays qui enfante de telles vertus.

La messe terminée, quand la foule s'écoule par la grande nef de Saint-Pierre, il est bon de s'arrêter sur le seuil de ce vaste temple et de se retourner vers l'abside merveilleusement illuminée à la lumière électrique. Cette infinité de lustres fort légers jetté dans la buée mouvante qui emplit l'immense voûte des myriades d'étoiles, entre lesquelles l'apothéose des martyres prend des proportions célestes. A rêver ainsi du ciel, on a la douceur d'oublier la terre.

L'après-midi, quand nous sommes revenus occuper nos places, nous avons remarqué en face de nous une tribune qui, vide le matin, se garnissait maintenant de personnages chamarrés de décorations. Il n'y a pas à y chercher des

compatriotes, la France est volontairement absente de la tribune diplomatique, où les représentants de l'Europe sont venus parce que le pape doit paraître. Il arrive sur la *sedia*, sans les trompettes d'argent et les grands éventails de plume. Cette pompe est réservée aux canonisations, mais tous les cardinaux sont présents.

Le Saint Père s'agenouille sur un vaste prie-Dieu préparé devant l'autel où un évêque donne le salut. Tout le rôle du Pape se borne à une prière muette et à la vénération des reliques qu'on lui présentera dans un reliquaire neuf. Mais sa présence, après l'accueil si émouvant qu'il nous a fait avant-hier, captive tous les regards. On remarque ses traits pâles mais détendus, son immobilité sereine comme celle d'un *priant* sur un tombeau.

Quand il se relève, la cérémonie terminée, le postulateur lui remet une gerbe de fleurs pendant qu'on achève la distribution commencée le matin de gravures et de livres relatifs à nos bienheureuses carmélites.

*
* *

Les fêtes sont finies, il ne reste plus qu'un triduum à Saint-Louis des Français, comme il s'en ouvrira d'autres plus tard à Paris et à Compiègne.

Mgr Douais devait prêcher à Saint-Louis le premier jour, mais, obligé de reprendre le chemin de la France dès le lundi matin, il a dû se faire remplacer au dernier moment par l'archiprêtre Philippet. Celui-ci, ainsi pris au dépourvu, a prouvé une fois de plus la vérité du vieil adage : *Pectus quod disertum fecit*, qu'on me permettra de traduire : l'éloquence du cœur est toujours la mieux comprise.

Le lendemain mardi, le célèbre prédicateur de Notre-Dame, l'ancien dominicain, maintenant l'abbé Janvier, a transporté son auditoire, au point qu'il a fallu tout le respect dû au saint lieu pour contenir les applaudissements. Il a trouvé notamment, pour dépeindre la souffrance des carmélites chassées de leur couvent et dépouillées de leur habit religieux, des accents d'une éloquence véritablement

poignante, parce qu'elle trahissait une souffrance vécue impossible à cacher.

Tel est le récit de ces fêtes, exact comme un procès-verbal mais auquel il manque, je le sens bien, ce qui en a fait pour beaucoup le charme inoubliable, les impressions religieuses que chacun a pu y trouver. Ce sont là des sentiments trop intimes que je ne puis qu'effleurer. Les âmes pieuses ont de ces pudeurs devant lesquelles on doit s'incliner et se taire.

BARON DE BONNAULT.
